

Les Poèmes des Anges

première édition



Les Poèmes des Anges

Traduit du néerlandais

fondés sur des expériences philosophiques

Les observations du Roi des Damnés et ses Princes des Morts

À la douce mémoire de

l'oncle Gilbert

1936 - 2022

Rubèn Cottenjé

Auteur : Rubèn Cottenjé
Conception de la couverture : Rubèn Cottenjé
Illustrations : Rubèn Cottenjé et Gilbert Retsin
Éditeur : Latin-Flanders vzw
ISBN : 9789465314600
© Rubèn Cottenjé

Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé, des événements, des activités, des exemples cités ou des noms de personnes ne saurait être que pure coïncidence.

Table des matières

1. Il s'embrasse dans le miroir et dit: «Je t'aime.»	p.11
2. Dragon à deux têtes, Cancer-Lion et Manifesteur. Lui.	p.27
3. Ma peau, mon manifeste.	p.45
4. Un peuple au-dessus des peuples et Philistine.	p.51
5. Il y a une femme qui est vertueuse.	p.61
6. Anges. Idées de l'Âme.	p.83
7. Homo Naledi, l'ami de l'esprit et le début de la religion.	p.103
8.Evangelium Mariae Poenitentis.	p.129
9. Le Saint Paradoxe: mariage, célibat et désir caché.	p.153
10. Ne vous conformez pas à ce monde.	p.185
11. Syndrome de Versailles.	p.193
12. Le masque satanique du Vatican II.	p.205
13. Woke.	p.223
14. Le vrai, le bon et le beau.	p.251
15. Trump, Orbán et la mémoire d'une civilisation.	p.263
16. Le Lucifernum, où Bruges trouve son ombre.	p.281

*We are all in the gutter, but some of us are looking at the stars.**
Oscar Wilde, 1892

*Nous sommes tous dans le caniveau, mais certains d'entre nous regardent les étoiles.

1. Il s'embrasse dans le miroir et dit, «Je t'aime.»

«Dire que je séjourne dans l'une des villes les plus riches et les plus belles d'Europe du Nord, dont les habitants parlent comme des tout-petits,» dit son ami d'Apeldoorn, un psychiatre, rien de moins, avec qui il traversait la place historique du marché de Bruges. «On n'entend que des sons continus qui contiennent des mots. Comme 'kèrekiwére', 'tisdadde', 'kèjet', 'dogi', etc.», «On peut tirer tout le vocabulaire brugeois d'un parc pour enfants.» ajouta-t-il pour renforcer son argument. Il avait raison. Il faut que ça avance, il faut que ça aille vite. La langue aussi. Courte et percutante. Communication comme caricature. Qui comprend, a gagné. C'est la logique d'un Brugeois.

Lui, son ami néerlandais, est psychiatre. Il espère seulement que ses patients ne sont pas plus brillants ou plus fous que lui. Car alors. Alors il soupçonne que l'humanité est en plus grand danger qu'elle ne l'est déjà. Et c'est grave. Très grave. Narcisse pourrait-il vivre avec lui-même, sachant, en tant qu'ultra-perfectionniste, ses propres imperfections? La folie s'emparerait de son génie. La folie, s'appuyant toujours sur son espoir tenace dans la croyance que le génie naît de la folie. Néanmoins, il sait que l'espoir n'est qu'une irréalité hypocrite et trompeuse qui parasite la dure réalité. Le présent, et tout le reste n'est qu'espoir. N'est-ce pas?

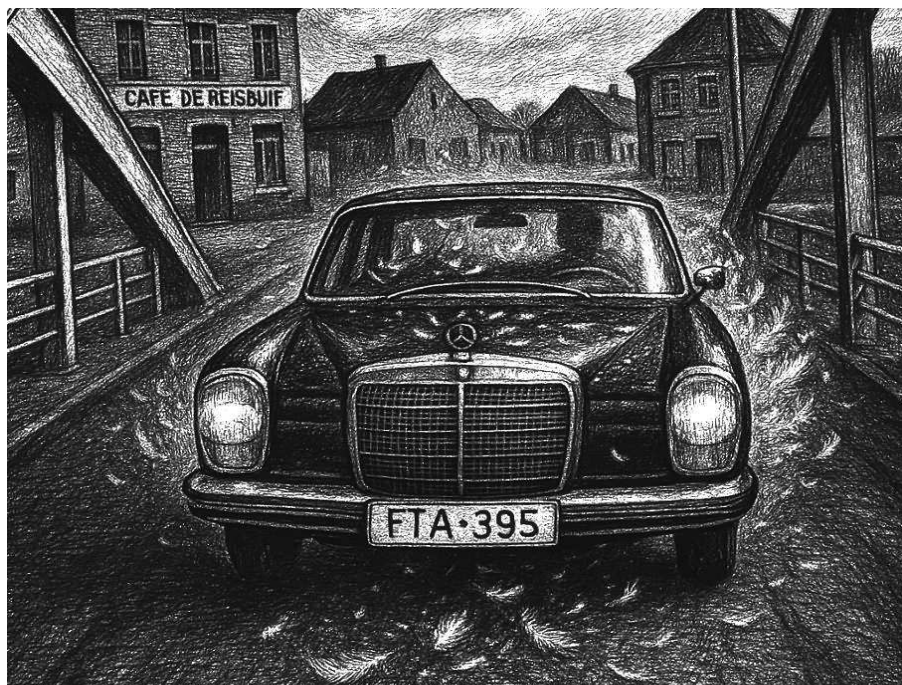
Mais maintenant, il est seul. Le soleil du soir répand une lueur dorée sur le Palais provincial. Ainsi, le Palais, construit en pierre blanche, devient littéralement la splendide couronne du néo-gothique. Contre un ciel du soir azur, il brille de toute sa gloire. Le spectacle est à couper le souffle. À-cou-per-le-souffle! Il allume une cigarette. Quelque part dans sa poche intérieure, un sens du temps sommeille. Les cloches sonnent huit heures. Et lui, le Brugeois au traumatisme des cloches, pense: huit heures n'existe pas.

Quelle idée. Au moment d'écrire ces lignes, nous sommes arrivés à l'instant unique et irrépétile du vendredi 25 juillet 2025, et tout ce qui, à l'avenir, fera référence à un souvenir d'un événement commis ce jour-là, dans la vie de qui que ce soit, à quel endroit et dans quel but que ce

soit. Le 25 juillet 2025 demandera toujours un monument, ou du moins sera consigné quelque part dans les procès-verbaux. Les âmes simples reviennent alors à un vieux proverbe qui dit: Hier est passé, demain un mystère et aujourd'hui, ou plutôt maintenant, est un cadeau. Quoi qu'il en soit, il n'y aura jamais plus de 25 juillet 2025 aussi unique que celui-ci. Tout comme le Beffroi sonne huit heures avec douze pigeons au repos sur le toit et qu'à la huitième sonnerie, à huit heures et dix-neuf secondes, il reste encore un pigeon sur le toit. Un pigeon mort. Le pigeon était si vieux. Pauvre bête. Ce premier coup de carillon a donné au pigeon une cise cardiaque, une poussée fatale de la circulation sanguine. On ne peut pas ignorer que même le soleil d'été, dans lequel le pigeon faisait la sieste à une hauteur rafraîchissante de quatre-vingt-trois mètres, l'a effrayé terriblement lorsque le battant frappa le bronze et déversa ses sons tonitruants sur la ville médiévale. Le pigeon appartenait aussi à l'espèce que nous, humains, pourrions qualifier de mauvaises herbes du ciel. Ainsi, la vie de ce simple pigeon, qui avait joui d'une longue vie de pigeon, est arrivée à une fin digne. Ce pigeon n'a pas souffert de sa fin.

D'autres pigeons connaissent par exemple d'autres fins. Il y en a qui sont écrasés par une voiture. Cela lui est arrivé une fois. Lorsqu'il alla rendre visite à un ami près de Maria-Aalter, il traversa un pont. À toute vitesse, il franchit le pont. Au-dessus du canal. À hauteur de, non par hasard, café De Reisduif. Au milieu du tablier du pont se trouvait un pigeon. Ce pigeon n'eut pas le temps de s'envoler et se retrouva malheureux sous le châssis de son coupé Mercedes 250C/8 de 1969, et lorsqu'il passa dessus, il vit un tourbillon de plumes blanches et de duvet, comme des flocons de neige, voltiger dans le vent derrière sa voiture. Cela lui rappela le conte de Mère Holle.

Il était convaincu que le pigeon en question était aussitôt entré au Paradis des pigeons. «Femmes et pigeons font voler l'argent,» comme on dit dans le parler brugeois. Le parler populaire. Oui, le parler populaire. Justement parce que, là où l'on suit le chemin vers une manière raffinée d'unir l'homme et la femme par injection d'étiquette, le parler populaire prend une signification prolétaire. Derrière chaque homme fort se cache une femme encore plus forte. Soit. Le parler populaire en dit beaucoup, hein? Le parler populaire gouverne même.



En traversant le canal, un pigeon a été écrasé.

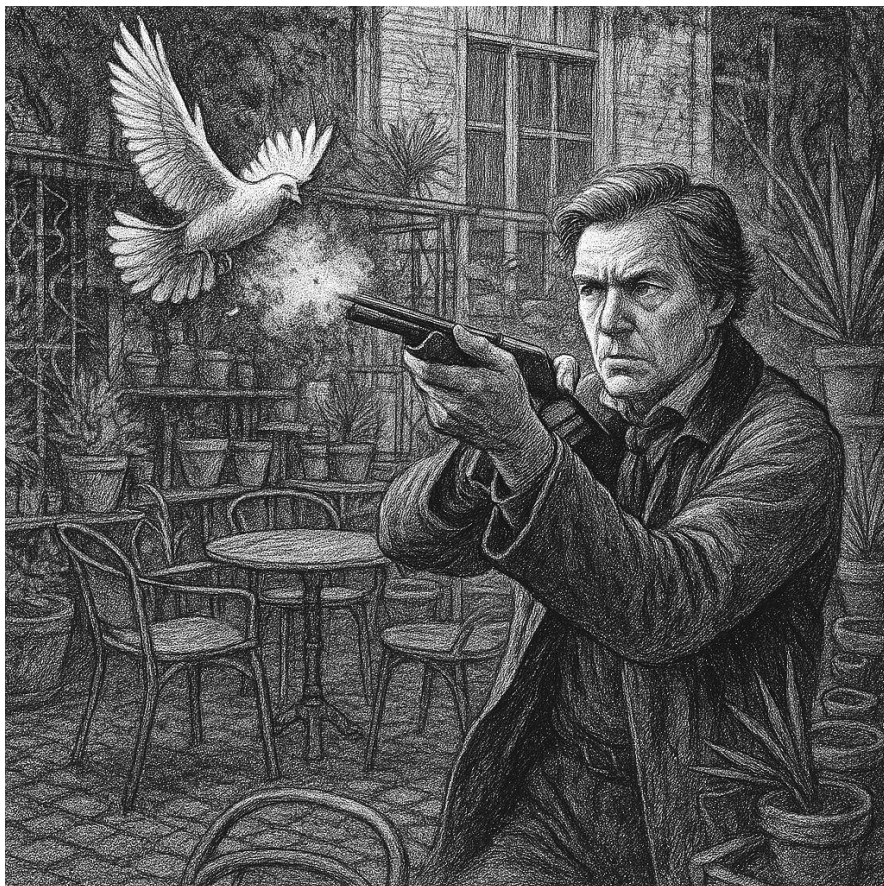
Un autre souvenir de pigeon est lorsque son frère, qui se dit ami des animaux, élevait des pigeons chez eux. Ils étaient encore enfants. D'un œuf était sorti un pigeon avec une légère malformation. D'une manière ou d'une autre, lorsqu'il avait un peu grandi et appris à voler, il devait prendre un petit élan avant de pouvoir s'élever dans les airs. Mais ils avaient aussi un chien, Boris était son nom. Борис en russe. L'oncle le prononçait Baris. Boris était un boxer joueur qui s'entendait bien avec les trois enfants de la maison. Boris était énergique, et cela sans compter le pigeon, qui se retrouva soudain entre les dents de Boris. Le pigeon, apparemment en train de lutter pour sa vie contre la volonté de Boris, tint bon jusqu'à ce que les trois frères rentrent de l'école. La mère cria, Boris fut surpris, laissa tomber brusquement le pigeon de sa gueule sur le sol. Le pigeon donna encore quelques soubresauts. Son frère se consola en disant, «C'est la loi de la nature, la volonté de Dieu.»

Un troisième épisode avec un pigeon, il le vécut en l'an, ce devait être vers 2017, lorsqu'il se rendit au Lucifernum. Le Lucifernum est un ancien château urbain datant de 1756, situé dans la Twijnstraat à Bruges. C'est la demeure de son bon ami le Dr. Retsin, qu'il trouva dans

son jardin avec un fusil de chasse, une carabine comme on dit dans le parler populaire. Il le vit viser, ajuster, et pan! Le recul du tir fut absorbé par l'épaule du docteur à travers la crosse du fusil. Il entendit un poids tomber à travers les branches et les feuilles des arbres et s'écraser au sol avec fracas. Le Dr. Retsin se tourna vers lui et dit, «Elles me défoncent les gouttières! Les pigeons! Ce sont les rats du ciel! Ce n'est pas de les dégommer des arbres, c'est de ramasser les carcasses qui me dégoûte tant.»

Il se souvient de l'image familière qu'il chérit au restaurant De Witte Poorte, près de la place Jan van Eyck. Le moment qui suit le service des plats, lorsque les cloches en argent étaient levées, il y avait là, comme par surprise, un pigeon plumé, doré au four et luisant dans sa graisse naturelle, avec ses ailes dépourvues de plumes soigneusement attachées le long de son petit corps par une ficelle, prêt à être dégusté. Le pigeon, bien préparé, est délicieux, sain et particulièrement vigoureux. Un excès de pigeon peut provoquer des maladies cardiovasculaires. L'excès n'est pas pour lui. Mais revenons au 25 juillet 2025. Pas au chagrin des onze autres pigeons du beffroi, qui prirent littéralement leur envol au premier coup de la cloche. Leurs minuscules cerveaux de pigeons ne possèdent pas non plus la moindre conscience pour s'occuper davantage de leur compagnon défunt. Le défunt pigeon n'est pas escorté à l'aube dans une cérémonie de pigeons vers l'au-delà, mais est soigneusement ramassé par un humain portant des gants en plastique et, selon le protocole en vigueur imposé par ces temps turbulents et douteux, emballé proprement dans un sac poubelle jaune en plastique contenant également d'autres restes poussiéreux. Un pigeon n'est pas l'autre.

Certaines personnes affirment qu'elles ne vivent qu'une seule fois. Mais pas lui. Lui vit chaque jour et ne meurt qu'une seule fois, par vie. N'est-ce pas? Il y a toutes sortes de gens. Grands, petits, solides, fragiles, beaux et des gens qui semblent ne ressembler qu'à de l'architecture d'intérieur. À l'école primaire, on peut déjà les distinguer. Lors de la remise des premières notes, on voit: les enfants joyeux, les saules pleureurs et les indifférents. Ces derniers ne savent pas ce que sont les notes. C'est peut-être le plus pur.



Le Dr. Retsin chasse les pigeons, les rats du ciel.

Mais les notes sont les notes. Quelle que soit la façon dont on les regarde. Même si on les enveloppe de laine pédagogique. Elles sont ce qu'elles sont: une confirmation. Grand-mère le savait déjà et l'institutrice aussi. «Tu es un enfant de Dieu,» disait grand-mère. On le croyait, jusqu'à ce que le contraire soit exprimé en décimales.

Les bonnes notes sont comme des applaudissements pour votre existence. Les mauvaises notes ne confirment rien. Mais aujourd'hui on n'appelle plus ça 'mauvais'. Non, c'est 'moins bon'. Parce que l'honnêteté est devenue de nos jours un gros scandale. On ne dit plus ce qu'on pense, on dit ce qu'il faut dire. Et encore, avec une certaine retenue.

Les enfants qui, dès leur plus jeune âge, sont critiques, qui n'acceptent pas tout aveuglément des enseignants ou des parents, sont très tôt considérés comme gênants. Mais cela ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas avoir de bonnes notes. Leur rébellion naturelle entraîne un effet boule de neige qui hypothèque leur avenir. Ils ne rentrent pas dans le cadre que le système a en tête, obtiennent donc de moins bons résultats, perdent courage et gaspillent leur énergie à défendre leur controverse. Ils sont d'avance sélectionnés ou annulés.

Ainsi nous mentons à Dieu. Ou nous taisons le Diable. Ce qui revient au même. 'Dieu' et 'Diable' sont désormais des mots qui ne figurent plus que dans la fiction et les expressions. Ils ont été chassés de Belgique, un pays qui aime se dire laïque, mais qui est en réalité prudemment athée et latent catholique. Sobre et pragmatique. Le prix est aujourd'hui estimé plus haut que la valeur.

Imaginez que le roi des Belges termine son discours à la nation par, «Et que Dieu bénisse la Belgique.» Le pays exploserait. On parlerait d'ingérence inappropriée, de symbolisme archaïque, de théocratie indésirable. Alors qu'un président américain peut prononcer cette même phrase sans problème et que personne ne bronche. Hohoho. C'est une question d'habitude auditive. Et donc aussi: de ce que nous sommes prêts à accepter. Le bien et le mal ont été relégués en enfer linguistique. Nous n'avons plus le droit de qualifier quoi que ce soit de 'mauvais'. Nous disons: moins bon. Comme si l'on plaçait un enfant devant un ravin en murmurant: «C'était un saut sous-optimal.» Ce sont toujours ceux qui n'ont jamais vraiment été blessés qui crient le plus fort que personne ne doit l'être.

Ses pensées s'évadent, la remarque de son ami néerlandais sur la langue flamande s'évapore comme la brume du matin. Il est huit heures et quart. Le carillon du beffroi de Bruges retentit. Tulipes d'Amsterdam. Il le reconnaît immédiatement. Cela provoque quelque chose. Pas intellectuel. Pas politique. Juste: quelque chose, quelque chose de chaud, de vrai. Quelque chose qui monte de la poitrine et se présente aux lèvres dans un sifflement dont il n'a même pas conscience. La mélodie est simplicité. La chanson est ce qu'elle est: une chanson. Pas un manifeste, pas un pamphlet, pas de profondeur métaphorique. Juste

une chasse à un rêve, tirée à travers un bouquet de tulipes. Selon les paroles, il y a trois façons d'offrir ces tulipes: On les envoie. On les cueille. On les apporte.

Les deux premières options sont passives, distantes. L'amour avec un timbre-poste. Mais dans la troisième, «Quand je reviendrai, je t'apporterai des tulipes d'Amsterdam,» il faut être là soi-même. Avec son corps. Avec ses mains. Avec son souffle. Hmmm, pense-t-il, voilà toute la différence.

Le carillon.

En cette soirée d'été étouffante, il flâne dans la ville qui sent le passé. Bruges, dans sa tenue médiévale, avec ses pavés comme des rides et ses façades comme des témoins silencieux. Il ne marche pas, non, il flâne. Marcher est fonctionnel. Flâner est une identité.

Juste au moment où il tourne le coin d'une rue qui sent la pierre humide et les légendes oubliées, cela résonne au-dessus des toits. Des huit baies sonores du beffroi descend une mélodie comme une vapeur parfumée d'une thèière: Tulipes d'Amsterdam.

Son cœur sourit. Ses lèvres aussi. Instinctivement, il pense: Bien sûr que je voudrais t'apporter des tulipes d'Amsterdam. Il est assez galant pour cela. Poétique, de plus. Seulement, les tulipes viennent-elles vraiment d'Amsterdam? Il est allé plusieurs fois à Amsterdam, mais n'y a jamais vu de champs de tulipes. Il a navigué sur ses canaux, marché dans ses ruelles, franchi ses petits ponts et respiré l'air parfumé de ses coffeeshops, oui. Mais des champs de tulipes? Pas un seul!

Même au cœur d'Amsterdam, aucun champ de tulipes. Mais de belles vieilles maisons, serrées les unes contre les autres, semblant construites sur pilotis. Le Rijksmuseum, la place Rembrandt, le Palais royal sur la place du Dam, le Quartier rouge, ou même le Jordaan. Voilà tout Amsterdam. Mais pas un cultivateur de tulipes à l'horizon.

En revanche, près d'Andijk, Enkhuizen et Bovenkarspel, il y a de nombreux champs de tulipes, et près de Hoorn, on peut se régaler les yeux sur des hectares sans fin de couleurs. Et dans la Kop van Noord-Holland, on trouve les plus vastes champs de bulbes continus du

monde. Même en voyageant entre Petten, Den Helder et Wieringerwerf, on voit des champs de tulipes à perte de vue. Les champs colorent la région entre la mer du Nord et l'IJsselmeer. Mais pas à Amsterdam. Qu'on se le dise. Pas à Amsterdam. Les tulipes ne viennent pas du tout d'Amsterdam.

Haut dans sa tour se trouve le carillonneur. Dans sa voûte de briques, isolé comme un ermite avec une passion pour les gammes. Il martèle, il frappe, il arrache la musique du carillon comme un prêtre tire la vérité des Écritures. Pas pour l'argent, pas pour la gloire, mais pour offrir aux habitants de la ville un concert que personne n'a commandé, mais dont tout le monde semble avoir besoin. Beethoven. Debussy. Une touche de Raymond van het Groenewoud. Deux filles, résonnant au-dessus des canaux. Parfois aussi Bach. Parfois Brel. Maintenant: Tulipes d'Amsterdam.

N'est-ce pas beau? Un homme qui emplît la ville de cloches. La ville qui, selon le temps et le vent, est tour à tour reconnaissante ou sourde. Parfois on l'entend partout. Parfois non. C'est ça Bruges.

Il flâne encore. La chanson dans les oreilles. Un sourire aux lèvres, avec quelque part dans le fond de l'esprit la réalisation absurde et tendre: Parfois la tulipe ne vient pas d'Amsterdam. Mais le rêve, oui.

Le groupe de rock.

Il erre. Aucun autre verbe ne convient mieux à ce qu'il fait à cette heure-ci. Errer. Comme seul peut le faire un homme avec un passé dans les jambes et des pensées dans l'ombre, à travers des ruelles médiévales qui sentent la pierre, la suie et les vieux instruments à vent. À droite, à gauche, dans une ruelle, autour d'un virage, et puis... un coup sourd. Une basse profonde. Pas un son, mais une attaque. Les vitres de verre centenaires tremblent dans leurs cadres de plomb, comme si la ville elle-même ne savait plus trop. Lui non plus. Car à peine quelques mètres plus tôt, il n'entendait rien. Juste un carillon, et maintenant ceci. Un champ de bataille sonore, un duel sonore, le tintement céleste du beffroi se heurte au coup de poing viscéral de la pègre brugeoise.

Sur le Kraanplein se tient une petite scène qui justifie son existence par sa modestie. Juste assez grande pour deux guitaristes et un



Le groupe de rock au Café: 't Verdriet van België.

percussionniste avec une batterie, mais trop exigüe pour le chanteur, qui rugit donc au premier plan en direction du public. Le micro tremble de son désespoir. Ce qu'il crie? Personne ne comprend. Personne. Lui non plus.

Il proteste probablement contre le fait de ne pas être sur la scène. Mais à y écouter de plus près, cela sonne comme «check!» En anglais, bien sûr. Parce que l'anglais sonne plus dur. L'anglais cache l'insécurité. L'anglais sonne professionnel, même lorsqu'il sort de la bouche d'un Brugeois qui a appris le latin au Collège Saint-Leo.

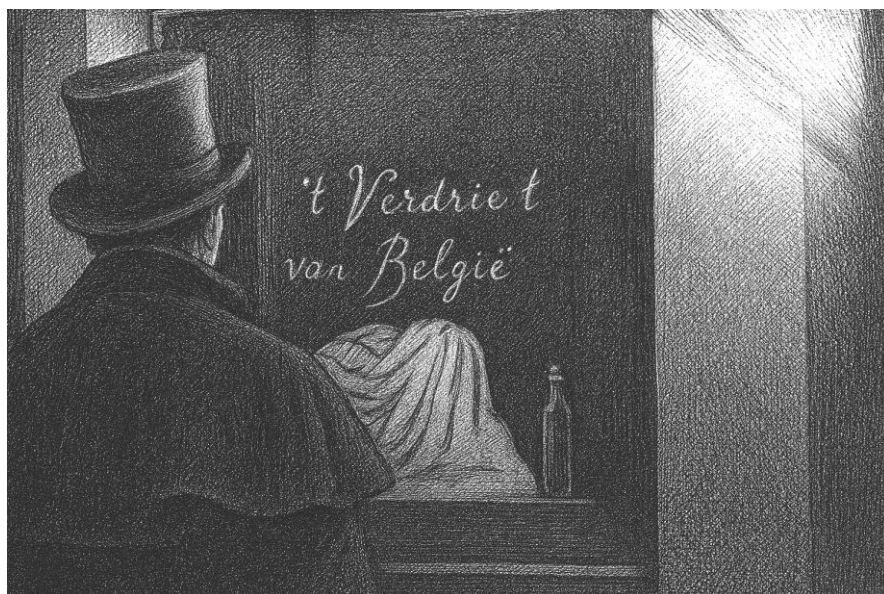
Les guitares sont accordées. La batterie reçoit des coups. Le son est moins un prélude qu'un avertissement. Des fragments de quelque chose qui aurait pu être de la musique, ou qui s'en donne l'apparence, frappent la place, tandis que, bien au-dessus d'eux, le carillon culturel persiste élégamment dans la musique.

Le leader, il le connaît de quelque part, doit être un Brugeois. L'accent le trahit. Bruges a beau être internationale dans son allure, elle reste un bassin de canards. On finit toujours par se croiser. En réalité, cela lui est égal. Car la reconnaissance n'est pas une connexion. Surtout pas en marcel. Ils les portent tous, ces débardeurs noirs délavés, sans manches, avec des inscriptions illisibles. Pas de la mode, mais une déclaration. Nés au milieu du XIXe siècle comme vêtements de travail pour les agriculteurs et les soldats, maintenant ressuscités comme une sorte de carte de visite sociale: «Je suis du genre à ne pas me laver.» La masse musculaire est moyenne, le pourcentage de graisse décevant et puis les cheveux? Longs. Gras. Pas lavés. Ici, le shampoing est considéré comme une forme d'oppression.

Il le reconnaît. Ce genre de groupes a toujours existé. Il avait douze ans lorsque le phénomène Cactus s'est installé sur la place Sint-Amands. Son père y tenait alors un commerce. Il se souvient comment son regard curieux vers les silhouettes décharnées, ceintes de ceintures, de douilles vides et de chaînes, fut remarqué par sa grand-mère. Son verdict fut net, consigne à domicile. «Ce n'est pas du monde pour nous,» avait-elle dit. Dans ses yeux brillait la même curiosité que dans les siens. Sauf qu'elle avait appris à la camoufler soigneusement sous une désapprobation morale. Maintenant, il est adulte, sur le papier du

moins et il doit avouer qu'il a repris beaucoup de sa technique. Son oncle, qu'il admirait sans réserve et qu'il appelle «oncle» l'avait appuyée.

Soit, on s'égare.



't Verdriet van België sur le Kraanplein.

't Verdriet van België. (*La Tristesse de la Belgique*)

La technique de scène est réglée. À l'intérieur, dans le café au nom approprié «'t Verdriet van België» on se salue d'un signe de tête. Tout est prêt. Le spectacle peut commencer.

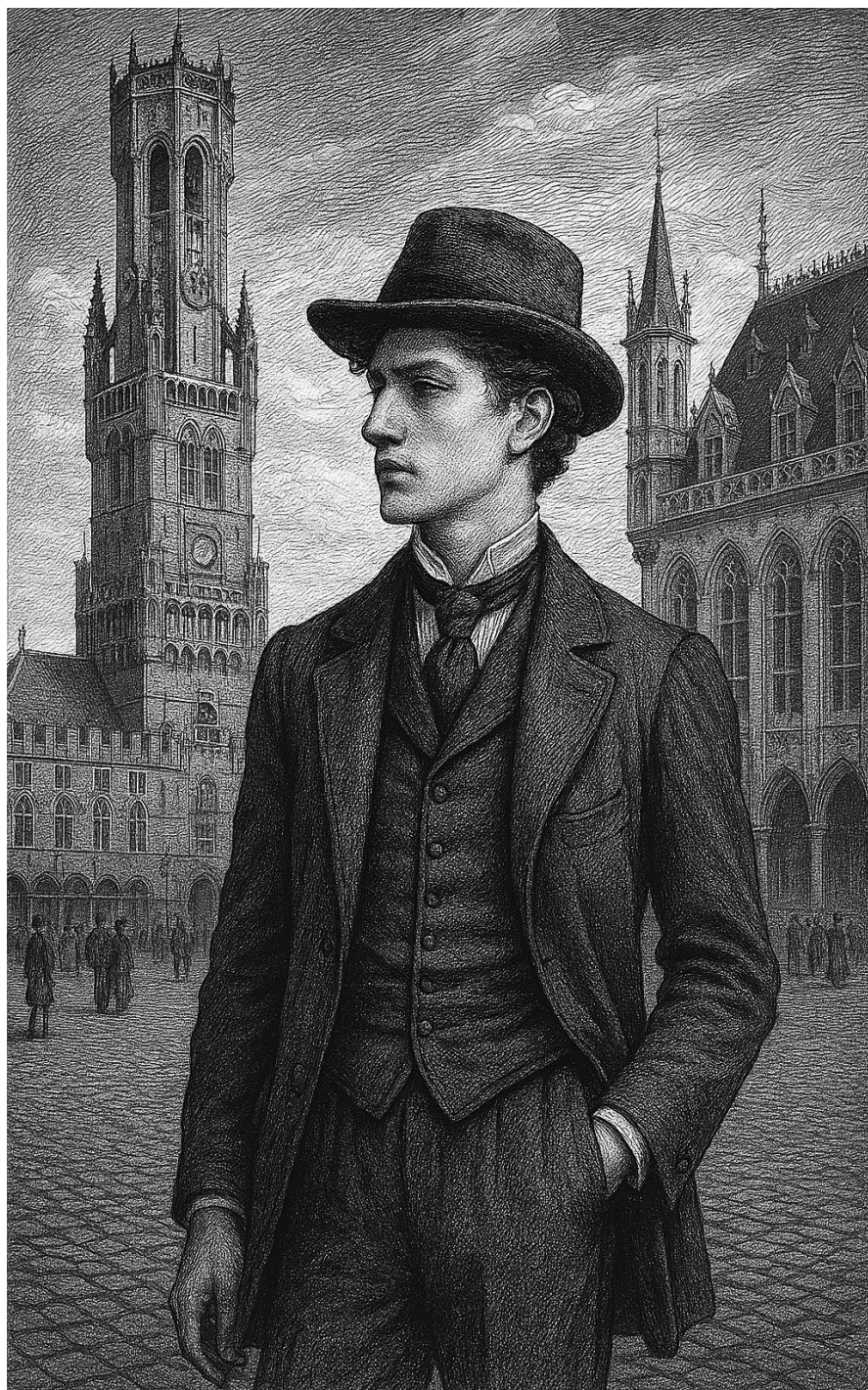
Et il commence! Même si l'on ne sait pas exactement quand. Avec violence! Les cris éclatent, les riffs fusent. Le chanteur, toujours dessous, devant, contre, mais pas sur la scène, se déchaîne comme s'il devait délivrer le monde de ses propres cordes vocales. Son artère carotide pompe comme un système hydraulique. Son marcel colle à sa poitrine comme un drapeau mouillé en berne. Un ventre plat encore collé à sa colonne vertébrale. Oui, c'est bien. C'est ce qu'on veut. Encore, s'il vous plaît. Il porte un caleçon blanc Tommy Hilfiger. Il regarde encore. Le vampire en lui lance un regard plein de désir qui glisse sur le corps offert sans le savoir. Sous la sueur, les muscles tremblants, la peau lisse où se dessinent de grosses veines sur les avant-bras. Pas de

sourire, pas de jugement. Seulement la lente soif profonde. Il y a quelque chose dans le désinvolte de ces jeunes de vingt ans, rayonnants dans leur peau. Ils ne semblent pas se rendre compte qu'ils ne seront jamais plus beaux de toute leur vie qu'à cet instant. Cela réside dans la beauté insouciante, la peau en sueur, la nuque battante, les lignes tendues d'un corps qui se croit naturel. Le sang qui y circule n'est plus une abstraction. Il a une couleur. Il a une température, une odeur et un rythme. Il sent l'ancien désir s'étirer, lentement, sous ses côtes. Pas pour déchirer, non, pas ça. Pour admirer. Pour s'approcher. Pour observer. Pour goûter, même si ce n'est qu'avec les yeux. Avec les yeux. Il ne sourit pas. Il ne juge pas. Il observe. Écoutez, quelque part, en arrière-plan, le beffroi joue doucement une fugue de Bach. Le choc est complet.

C'est écrit en lettres blanches capitales sur un élastique qui entoure un ventre: Hilfiger. Tommy Hilfiger, c'est pour le gendre idéal, pour l'homme qui s'assoit le dimanche à table chez les parents de sa petite amie, serre la main avec la pression adéquate et répond à la question sur ses projets d'avenir poliment: «ingénieur.» Mais pas pour ce garçon. Pas pour quelqu'un qui hurle dans un micro comme s'il était à la fois en train d'accoucher et expulsé de chez lui. Pas pour quelqu'un qui porte ses cheveux gras comme une couronne. Quelle rupture de style, quel tendre.

Autour de lui? Une douzaine, désordonnée, oui, désordonnée, d'adeptes. Des esprits semblables, cela se voit tout de suite. Un petit troupeau d'hommes que l'on reconnaît entre mille. Enfin, oui, T-shirt noir, jean délavé, chaussures qui furent autrefois des bottes et qui portent maintenant surtout une odeur. Leurs cheveux? Plus gras qu'une friteuse bien usée. L'uniformité en est presque touchante, une sorte de rébellion en uniforme. Mais contre qui cet homme crie-t-il? Il regarde, il écoute, il ressent, mais pas une fibre de son corps ne se sent concernée. Ce qui se passe ici n'est pas un concert, pas une performance. C'est une masturbation sur scène avec un orgasme en décibels. Sauf que, pas sur scène, non, devant. Au milieu du public, à hauteur des yeux avec la terrasse. Sans filtre, sans contexte, sans raison.

Le chanteur, pardon, le vocaliste, car «chanteur» serait un sacrilège,



Bruges, le dandy.

continue de mitrailler. Puis soudain: silence. Le vacarme s'éteint, comme un chien qui décide soudain de ne plus aboyer. Excité, presque fébrile, il entre dans le café, «*t Verdriet van België*». Un endroit approprié, car si c'est ça la Belgique, alors la tristesse est justifiée. Le public continue à marmonner, une conversation tranquille. Pas d'acclamations, pas de mécontentement. Juste une résignation collective, comme l'eau de la Reie qui, éclaboussée par un cygne prenant son envol, clapote doucement contre les quais recouverts d'euphorbe. La ville respire à nouveau. Il soupire. Où est Liberace quand on a besoin de lui?

Ce qu'il donnerait pour un piano à queue en mosaïque de miroirs, pour la lumière des bougies scintillant dans des boutons de manchette en diamants, pour l'excès théâtral avec un clin d'œil, pour une beauté si voyante qu'elle en devient silencieuse. Mais non, pas de Liberace ici. Ici, cheveux gras et fausse colère. Ici, vacarme de guitare emballé dans un cri existentialiste. Ici, un caleçon blanc au-dessus d'un jean déchiré. Il redresse le dos, glisse sa main gauche dans sa poche, la droite sur sa canne.



La Sérénade de l'Ombre.
Collection particulière – Lucifernum.

Et le dragon donna à la bête sa puissance, son trône et une grande autorité.

Apocalypse 13:2

2. Dragon à deux têtes, Cancer-Lion et Manifestor. Lui.

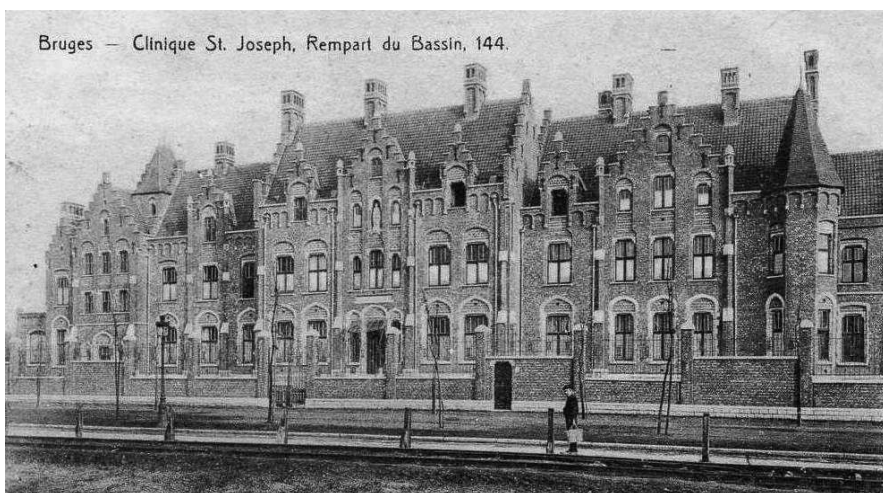
Il arrive un mercredi, tôt. Le trente juin. Pas par hasard. Pas du tout par hasard. Les eaux de sa mère se rompent alors que la ville dort encore et que l'air vibre déjà d'une chaleur brûlante que plus personne ne peut supporter. À sept heures cinquante précises, il naît. À Bruges. Pas dans la maternité populaire de Saint-Jean près de l'église Notre-Dame, où les voix d'enfants résonnent comme l'écho d'un passé, mais à la périphérie de la ville. L'Hôpital des Sœurs Augustines de Meaux. Dans le langage populaire, la clinique Saint-Joseph. Un refuge néo-gothique féerique avec pignons à gradins, arcs et tourelles qui s'inclinent comme des courtisans discrets. C'est un lieu où les murs savent ce que signifie la romance.

Il quitte le ventre de sa mère sous la couronne de la lune croissante, né sous le signe du Cancer, avec le regard du Lion à l'horizon, Ascendant, comme on dit, l'ombre qui précède votre signe astrologique. La Chine célèbre l'Année du Dragon, et la carte du ciel de cette heure, en ce lieu, l'inscrit deux fois: il est Dragon, avec le Dragon comme compagnon de voyage. Il est, même si on ne le sait pas encore, un Manifestor. Peu reçoivent ce destin. Huit pour cent, si vous voulez le chiffre. Huit sur cent. Exactement! Les autres attendent. Pas lui. Il agit. Son énergie n'est pas réponse, mais initiative. Les autres doivent pousser, tirer, demander. Lui, il ouvre. Sans permission. Sans délibération. Non par courage, mais par essence. Il est, tout simplement, quelqu'un dont le monde a connaissance avant qu'il ne parle.

Il fait chaud ce jour-là. Pas seulement chaud. Pas une chaleur douce, pas une lourdeur estivale. Non, un été qui s'impose, qui dévore, qui s'épaissit. Une vague de chaleur qui dure depuis des semaines, comme un feu logé sous la peau de l'Europe. Des journées entières au-dessus de trente degrés. La sueur forme un film brillant sur sa peau de nouveau-né. Tout craque. Même les arbres sont fatigués. Mais alors, tandis que la ville respire encore dans sa brume matinale, un faible rayon de soleil se reflète sur une goutte de rosée solitaire, suspendue au bout d'une feuille. La feuille tremble, légèrement, à peine perceptiblement. Un oiseau s'envole. Son vol remue l'air. La goutte

tombe. Là, dans la rue, elle éclabousse le crâne chauve d'un cycliste solitaire. Il s'essuie le crâne, s'étire. Un caillou, un pavé branlant, Dieu sait quoi exactement, fait dévier la roue avant. Il tombe. Un camion approche, aveuglé par le soleil, et ne peut plus freiner. Une vie s'achève. Une famille se défait. Deuil. Tumulte. Testament.

La seule chose qui compte, c'est que cela arrive. Et comment. Que c'était écrit, non sur une carte imprimée, mais tracé en poussière d'étoiles. Car chaque commencement tire des fils. Chaque naissance est un déplacement. Cette naissance, ce matin-là, dans cet hôpital, sous ce ciel. Elle met quelque chose en mouvement. Il est né, oui. Mais ce qui a réellement commencé, c'est le mouvement. Comme Dragon sous Dragon,



Bruges, Hôpital des Sœurs Augustines de Meaux. 1904

Cancer sous Lion. Il est unique, tout comme chacun est unique. Vous aussi, cher lecteur. Vous êtes unique! Pas comme mot, mais comme fait. Car personne d'autre n'est né exactement à cet endroit, à ce moment précis, sous cette constellation, comme vous.

Il est là. Sans bruit, sans hâte, sans intention. Comme s'il surgissait d'une déchirure dans l'air. Les gens ne savent souvent pas quoi dire quand il entre. Ils se redressent. Ils reformulent leurs pensées. Certains se sentent inexplicablement pris en faute. Il le remarque, mais ne dit rien.

Il vit avec cet effet comme on vit avec l'odeur de sa peau. C'est simplement là.

Il n'est pas fait pour s'adapter. À personne. Non par révolte, mais par nature. Il ne s'intègre pas dans quelque chose. Il met quelque chose en marche. Toujours. Ce n'est pas un choix. Il est le premier gond. La main qui ouvre sans tirer. Il n'a pas besoin de permission. Il la demande rarement. Il sait désormais: s'il se retient, il disparaît. S'il s'exprime, le monde réplique. La colère ne lui est pas étrangère. Pas bruyante, mais latente, comme de vieilles braises sous une fine couche de cendres.

Les gens ne le comprennent pas s'il n'explique pas. Son aura est comme une porte close avec quelque chose de brillant derrière. Les autres le sentent, mais ne peuvent pas entrer. Ils le disent distant. Il se dit clair. Son impact est palpable, mais rarement traduit. Il a appris que s'il n'informe pas les autres de ce qu'il prévoit, on lui résiste. Toujours. Non par malveillance, mais par instinct. On est pour ou contre. Pas d'entre-deux. Parce que quelque chose en lui bouge plus grand que ce que l'on peut suivre.

Alors il informe, parfois. Calme, bref. Si une phrase ne suffit pas, cela ne fonctionnera pas. Et alors la résistance cède, comme une porte qui refusait s'ouvrir d'elle-même, ou l'inverse.

Parfois, il soupçonne que quelque chose est venu avec lui à la naissance. Pas une maladie. Pas un don. Quelque chose d'ancien. Comme un soupir qu'il n'a pas inspiré lui-même. Un Dragon. Peut-être un vampire. Oui, un vampire. Ou quelque chose qui passe pour tel. Quelque chose qui rattacherait toute sa vie à l'idéal de beauté. Sa naissance fut silencieuse, disent les récits. Silencieuse, mais chargée. Comme si quelqu'un ou quelque chose s'était glissé avec lui lorsque son premier souffle a levé le rideau. Sa grand-mère, comme toutes les grand-mères à la naissance de leur premier petit-enfant, était folle de joie. Pour elle, ce n'était pas silencieux. C'était presque une canonisation. Même si, en essence, c'en était une.

Il vit dans les extrêmes. Penser ou ne pas penser. Silence ou feu. Intrinsèquement: Présent ou disparu. Pas de voie médiane. Les voies médianes sont pour les gens qui attendent. Des patients. Lui, il n'attend

jamais. Attendre est une forme de demande de permission, et il n'est pas conçu pour cela. Extrinsèquement: On l'adore ou on le méprise. Il ne le sait que depuis peu. Depuis qu'il a appris qu'il est un Manifestor.

Le mot ne lui dit pas grand-chose, mais la description correspond. Il est là pour commencer. Pas pour terminer. Pas pour suivre. Pas pour entrer en harmonie avec les vagues. Il est la vague. Les autres, eux, sont faits pour répondre, poursuivre, affiner. Équilibrer. Pas lui. Il est le feu au loin, et puis la course.

La nuit, il reste immobile. De préférence seul. Donc souvent seul. L'amour est sacré. L'amour est beauté. L'amour est esthétique. Admiration et émerveillement. L'amour est confort. L'amour est liberté, son bien le plus précieux! «S'aimer soi-même est le début d'une idylle qui dure toute la vie,» nota Oscar Wilde. Il cherche le bord du lit, loin de tout ce qui respire. Même un corps endormi dans la pièce peut être de trop pour lui. Il sent les auras comme des tempêtes. C'est pourquoi il garde des murs entre lui et le reste. Pas de distance par froideur, mais par nécessité. Il ne peut se porter lui-même que s'il n'est pas submergé.

Il ne vit pas avec le doute, mais avec le poids. Chaque action ressemble à un début. Chaque décision, à un domino. C'est pourquoi il parle beaucoup et dit peu. C'est pourquoi il écrit parfois des lettres qu'il n'envoie pas et débat avec un miroir. L'impact d'un mot peut être plus grand que celui d'une digue qui cède, et il le sait.

Ceux qui regardent bien le voient. Dans sa façon de se tenir. Dans ses silences. Dans l'espace qui reste autour de lui. Ils ne le savent pas, mais ils le sentent: il n'est pas simplement là.

Il est venu pour ouvrir quelque chose. Pour déplacer quelque chose. Pour allumer quelque chose. Puis, pour disparaître à nouveau.

Il est le dernier descendant d'une ancienne lignée, enracinée dans l'argile douce de Wasquehal, un village de Flandre française. Dans ses veines coule un sang-froid, bleu mais avec une mémoire, une promesse. La devise de sa famille: «Une Vérité, Un Amour,» vit comme une contrainte, tissée dans les fibres de son être.